

L'agriculture itinérante sur brûlis : un savoir local controversé

Un modèle agricole décrié

L'agriculture itinérante sur brûlis (ou essartage) a mauvaise presse : elle est accusée, à raison, de représenter une des causes majeures de déforestation en Afrique centrale. C'est en effet une agriculture gourmande en espace et adaptée aux densités humaines faibles : on estime qu'à partir de 20 à 30 habitants/km² elle n'est plus durable et provoque la conversion définitive des forêts en espaces agricoles.



Impressionnant, le brûlis restitue les éléments minéraux à la terre.

Des atouts incontestables

Sa mauvaise réputation occulte cependant les nombreuses prouesses de l'agriculture itinérante sur brûlis en Afrique centrale : grâce à la fertilisation par les cendres, elle parvient notamment à réunir sur des sols souvent ingrats plusieurs productions simultanées (exemple, chez les Badjoués de l'Est-Cameroun, banane plantain, manioc, arachide) disposées de manière étagée. Les récoltes se succèdent dans le temps, souvent sur trois années consécutives pour le même champs. Ce dernier est ensuite laissé en jachère de nombreuses années (de dix à vingt années), le temps que la forêt cicatrise et reconstitue le sol lessivé par les pluies torrentielles.



Un modèle « bio » qui s'ignore

L'agriculture itinérante sur brûlis se pratique sans engrais, sans phytocides, et sans l'énergie requise pour la mécanisation. Il s'agit donc d'un modèle d'agriculture biologique qui s'ignore, mais qui rencontre une grande partie des standards internationaux en la matière!



Après l'abattis-brûlis plutôt masculin, l'agriculture itinérante au quotidien est une affaire de femmes.



Les arbres épargnés dans les champs nourrissent humains et animaux.



Un désordre apparent... mais très productif.



Une agriculture insérée dans un système de production diversifié

Les essarteurs d'Afrique centrale sont également souvent des chasseurs-cueilleurs. A l'interface entre le village et la forêt, inséré dans une mosaïque de forêts-jachères-champs, le champs attire les prédateurs des cultures (rongeurs, oiseaux) que les pièges captureront habilement. Tout autour, ce sont autant d'espaces où la main de l'homme a sélectionné et conservé les arbres producteurs de bien et services précieux (fruits pour l'alimentation, écorces pour la pharmacopée...). Un système riche et diversifié.

Un modèle améliorable?

Pour trouver sa place dans une région confrontée à une croissance démographique galopante, et donc à des besoins en terres agricoles toujours plus importants (au détriment de la forêt), l'agriculture itinérante devra apprendre à raccourcir ses temps de jachère pour diminuer ses besoins en surface. Pour ce faire, une légère intensification agroécologique est nécessaire. On compte parmi les pistes un enrichissement des jachères en plantes fixatrices d'azote (par semis ou plantation), une amélioration du sol par des procédés de compostage ou encore le maintien dans les champs d'arbres semenciers pourvoyeurs de produits forestiers non ligneux.

Quelles leçons nous enseigne l'agriculture itinérante?

Ainsi, pour de faibles densités humaines, l'agriculture itinérante traditionnelle représente un modèle intéressant basé sur des savoirs locaux séculaires. Loin des monocultures industrielles dont l'existence n'est possible que grâce à une mécanisation poussée et des phytocides, cette agriculture quasi manuelle et sans intrants réussit la prouesse de produire de manière simultanée et étagée plusieurs cultures d'importance majeure pour l'alimentation humaine. Elle nourrit de manière équilibrée des millions d'individus. Dans son joyeux désordre apparent, elle nous enseigne que l'agriculture occidentale n'est pas le modèle à reproduire partout et que d'autres voies économes et localement adaptées représentent des solutions originales, pour peu qu'on les fasse évoluer.